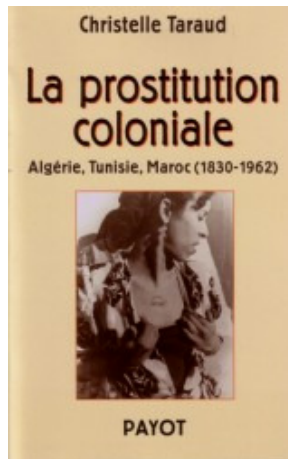
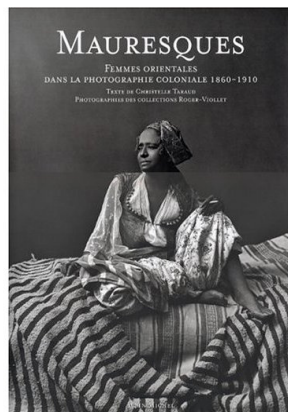


Publications en images et en textes

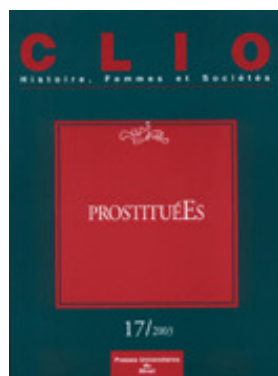


Quand l'armée française entame la colonisation du Maghreb au XIX^e siècle, l'un de ses premiers gestes fut de réglementer la prostitution. Au final, ce fut un échec. Pourquoi ? Comment des femmes passées de la domination masculine à la domination coloniale se sont-elles adaptées à la mise en place d'un «taylorisme sexuel» ? Qu'ont-elles fait pour maintenir un lien fort avec leur société d'origine tout en s'eupéanisant ? Leur position singulière, comme passerelles entre les communautés «indigènes» et européennes, permet-elle de dépasser les stéréotypes sur la société coloniale ? Brassant de multiples sources (archives administratives, médicales, policières, judiciaires et militaires, témoignages, littérature orientaliste et cinéma colonial, arts plastiques, urbanisme, architecture, photographie, presse de reportage), ce livre explique ce que fut réellement la violence sexuelle coloniale et comment, entre 1830 et 1962, dans l'ensemble du Maghreb comme en métropole, l'imaginaire colonial a pris forme.



Les portraits réunis ici offrirent aux Français, entre le Second Empire et la Première Guerre mondiale, la séduction de leur exotisme dans une abondante production de cartes postales, albums, guides de voyage et autres revues illustrées. Leur reproduction à partir des plaques de verre originales, admirablement conservées, rend justice à leur indéniable splendeur. Elle recentre aussi le regard sur ces femmes anonymes et muettes -algériennes, marocaines, tunisiennes, libanaises, palestiniennes ou égyptiennes- que l'on regroupait fréquemment sous le terme de « mauresques ». Des clichés les plus anciens, qui poursuivent le rêve oriental des peintres, aux « scènes et types » plus tardifs, moins raffinés, cette galerie de portraits est révélatrice de la place assignée aux femmes orientales dans l'imaginaire colonial. Christelle Taraud, en lectrice attentive de ces images, met à nu les stéréotypes qu'elles véhiculent. Elle évoque avec empathie l'univers méconnu de ces modèles qui, partagés

entre marginalité et émancipation, osèrent se dévoiler devant les photographes. Ce qu'expriment aujourd'hui encore ces femmes d'ombre et de lumière, c'est la force d'une présence intacte, un témoignage d'une beauté singulière



Editorial de Christine Bard et de Christelle Taraud

Pourquoi un *Clio* sur la prostitution ? Le débat politique et social actuel s'y prêtait, bien sûr... Mais au-delà des questions du présent, auxquelles on ne peut rester indifférent, l'aboutissement de plusieurs travaux de jeunes chercheuses et chercheurs nous a incitées à réaliser ce dossier, qui vient enrichir une bibliographie plutôt maigre, en France. S'inscrivant dans le vaste domaine de l'histoire de la sexualité, elle peine, en effet, à rebondir après les études magistrales d'Alain Corbin et de Michel Foucault. Elle occupe d'ailleurs une place mineure dans l'histoire des femmes, d'où l'intérêt de ce numéro de *Clio*...

La bibliographie française - dont un récent et symbolique dossier sur « Le commerce du sexe » dans *L'Histoire* en 2002 - se résume à quelques titres de référence et à de rares spécialistes : Jacques Rossiaud, Alain Corbin et Jacques Solé notamment¹. Cette particularité ne se limite pas au champ français mais concerne aussi les études sur l'histoire de la prostitution et de la sexualité non occidentale : Jean Bottero pour la Mésopotamie, Robert Van Gulik pour la Chine ancienne, Christian Henriot pour Shanghai au XIX^e et au XX^e siècles... Comme si, en France, les historiennes s'inscrivant dans l'histoire des femmes s'étaient détournées du sujet ? Ce qui a de quoi surprendre si l'on en juge à l'abondance que connaît, en ce domaine, la production anglo-américaine où les spécialistes de la question sont extrêmement nombreuses. Les travaux historiques sur la prostitution couvrent d'ailleurs

un large panel thématique et géographique. L'Europe mais aussi le monde non occidental (Luise White sur l'Afrique ; Eileen Findlay, Donna Guy et Katherine Bliss sur l'Amérique latine ; Katharine Moon et Gail Hershatter sur l'Asie) y sont bien représentés. L'essentiel de la production traite de l'histoire contemporaine occidentale (la recherche sur les Etats-Unis et le Canada étant tout particulièrement développée), mais l'histoire médiévale (Richard Trexler, Ruth Mazo Karras...) et l'histoire ancienne ne sont pas absentes (Thomas Mac Ginn, Catharine Edwards, James Davidson²). La bibliographie en français paraît limitée à quelques études de qualité traitant surtout de la police des mœurs (Marie Erica Bénabou, Jill Harsin et Jean-Marc Berlière) et du réglementarisme, de l'abolitionnisme (opposition à toute réglementation de la prostitution) et de la traite des femmes (voir Edward Bristow). La prostitution n'apparaît pas comme un thème important de l'histoire des femmes. L'abolitionnisme occupe pourtant une place capitale dans l'histoire du féminisme. L'étude d'Anne-Marie Kâpelli a fait découvrir cette « croisade » d'origine protestante. Mais on en connaît encore trop peu les maîtresses d'œuvre : Josephine Butler dont le célèbre texte, *Une voix dans le désert*, paru en 1875, déclencha une vaste campagne internationale contre « l'inique police des mœurs » ou, en France, Marcelle Legrand-Falco, grande et étonnante figure du féminisme réformateur du XX^e siècle, fondatrice de l'Union temporaire contre la prostitution réglementée³. La mémoire de ces luttes s'est éteinte, la fermeture des maisons closes en 1946 ayant tourné, en France, la page de cette histoire.

La question de la prostitution n'est pas au cœur des luttes féministes de la deuxième vague (postérieures à Mai 68). Elle est « peu investie » et « peu réfléchie » écrivent, en 1984, Christine Delphy et Claude Faugeron pour préfacer un numéro spécial de *Nouvelles questions féministes*. Les féministes soutiennent les prostituées comme groupe opprimé, mais semblent s'interdire de parole quand il s'agit de prendre position sur la prostitution, la parole légitime étant celle des premières concernées, les prostituées. Seule une minorité de militantes - dont Kathleen Barry qui publie en 1979 aux Etats-Unis son important essai, *Female Sexual Slavery* - creuse la réflexion et recueille des informations sur la nouvelle donne de la prostitution au niveau mondial. Il s'agit de réactualiser l'abolitionnisme dans la perspective d'une globalisation croissante du commerce du sexe. Ces dernières années montrent qu'en Asie, en Afrique, en Europe, le marché prostitutionnel se recompose, avec le développement massif d'une immigration sexuelle régulière ou clandestine⁴ et d'un tourisme sexuel essentiellement masculin⁵. Autre caractéristique de la pensée des féministes contemporaines : la volonté de situer la prostitution dans un continuum de violences à l'égard des femmes. Pour Kathleen Barry, « l'esclavage sexuel des femmes existe dans toutes les situations où des femmes et des jeunes filles ne peuvent plus changer leurs conditions d'existence » et « doivent subir des violences sexuelles et l'exploitation de leur personne⁶ ». Impossible de dissocier l'exploitation sexuelle et l'exploitation économique, affirment les féministes. En revanche, les analyses divergent sur l'appréciation de l'aliénation féminine : les prostituées sont-elles en mesure de consentir ? Leur parole est-elle libre, sous influence ou extorquée ? Le « travail sexuel » est-il plus dégradant, plus problématique qu'un autre ?

Pour des auteures féministes iconoclastes comme Gayle Rubin et Gail Pheterson, l'abolitionnisme ne doit pas être l'unique grille de lecture de la prostitution. Il est certes difficile de nier qu'il s'agit d'un rapport de domination traditionnel homme / femme (client / prostituée) qui affecte toutes les femmes clivées en deux catégories, les « femmes honnêtes » d'un côté, les femmes de « mauvaises mœurs » de l'autre⁷. Mais l'approche historique oblige à prendre en compte des « situations » prostitutionnelles plus variées que ne le laisse entendre le schéma classique : songeons aux rapports vénaux entre homme « actif » et homme « passif », entre homme et transsexuel, entre une femme cliente et un homme, ou une femme... qui renversent parfois le rapport de classe et de genre⁸. A dire vrai, comme le précise justement Gail Pheterson⁹ seul le sexe est un invariant du rapport prostitutionnel. Tout le reste - le statut, le prix de la passe, la manière de faire, le lieu de prostitution, les prestations complémentaires - est soumis, selon les contextes et les époques, à des modifications plus ou moins sensibles. C'est justement pour « parler de sexe » sans tabous ni préjugés que Gayle Rubin s'est intéressée à la question de la prostitution, dans son brûlot, *Penser le sexe : pour une théorie radicale de la politique et de la sexualité* (édité aux Etats-Unis en 1984). En ce sens, elle s'oppose à un certain « essentialisme sexuel » qui ferait du sexe, et donc de la prostitution, une « force éternelle, immuable, asociale et donc anhistorique ». Selon elle, bien qu'il soit le plus souvent sous contrôle, le sexe prostitué fait peur parce qu'il se dissocie clairement d'une sexualité idéale unique : celle de l'hétérosexualité reproductive et monogamique. Ce faisant, Gayle Rubin s'oppose aussi à certaines féministes abolitionnistes qu'elle juge conservatrices, moralisatrices et anti-sexe au point de se rallier parfois à ce qu'elle appelle « l'hystérie sexuelle », c'est-à-dire des périodes de « panique morale » qui visent à réprimer, plus ou moins violemment, des comportements sexuels déviants¹⁰.

Traversons-nous aujourd'hui ce genre de tempête ? L'arrivée de Nicolas Sarkozy au ministère de l'Intérieur, en 2002, a mis le feu aux poudres. Mais la question était, bien avant, explosive. Autre nouveauté dans le débat, la place des étrangères et étrangers dans la population qui se prostitue - désormais la moitié -, la concurrence qu'elles livrent aux FrançaisEs, le développement des réseaux de traite des femmes par des mafias d'Europe de l'Est¹¹.

Pour le reste, les propos tenus ont un air de « déjà vu » : les plaintes des riverains dans de nombreuses villes contre les nuisances - surtout sonores - provoquées par le racolage peuvent conduire nos responsables politiques à affirmer, avec un cynisme égal à celui de Gambetta : « la prostitution ? C'est une question de voirie ! » Cacher, contrôler, surveiller sur le plan sanitaire : le vieux discours réglemmentariste n'en finit pas de revenir au devant de la scène, servi par de nouveaux porte parole, comme des femmes de droite (Françoise de Panafieu prenant, par exemple, parti pour la réouverture des maisons closes).

Le point de vue néo-réglemmentariste, qui découle des discours de la libération sexuelle déployés depuis une trentaine d'années, est aussi présent dans le débat actuel sur la prostitution en France. Son habillage très contemporain vient du fait qu'il est tenu par des associations marquées par la pratique des actions de « santé communautaire » liées au Sida et par une certaine culture sexuelle trans et gay (Cabiria à Lyon, Act Up...). Dans cette mouvance, qui sert de support aux enquêtes sociologiques de Stéphanie Pryn, Lilian Mathieu, Daniel Welzer-Lang, est fortement affirmée l'idée que nul-le ne peut prendre la parole à la place des prostituéEs¹². La télévision ne renforce-t-elle pas cette vision, en accueillant sur ses plateaux les représentantes d'une prostitution spécifique, relativement privilégiée, Françaises disant avoir « choisi » leur « métier » et être indépendantes de tout mac ? Des enquêtes en cours permettront certainement de mieux cerner la diversité des situations, des vécus, des contraintes¹³.

Le discours abolitionniste, lui, s'est durci, stimulé par la troisième voie donnée en exemple au monde par la Suède : la prohibition et la pénalisation des clients¹⁴. Il est devenu à la fin du gouvernement Jospin une doctrine quasi officielle dans le cadre des politiques nationales de lutte contre les violences faites aux femmes : la prostitution est considérée comme une de ces violences (dans le rapport rédigé par Malka Markovitch et remis à la secrétaire d'Etat Nicole Péry). Quelle sera l'issue de ces combats qui se concluront à un niveau européen, où des pays réglemmentaristes comme les Pays-Bas et l'Allemagne pèsent lourd ?

Des prostituées « en situation »

La préparation de ce numéro de *Clio* a permis de découvrir, dans le domaine de l'histoire, les tendances actuelles de la réflexion. A notre grande surprise, elles paraissent décalées par rapport au débat actuel sur les régimes juridiques de la prostitution. Nous avons demandé à des auteurs déjà bien connus pour leurs ouvrages de contribuer à ce numéro : Florence Dupont et Christian Henriot ont une vision large du sujet. Ils comblent notre désir initial qui était de sortir du monde contemporain occidental. Les autres auteurs livrent les résultats de recherches très récentes menées dans le cadre de thèses d'histoire, de sociologie ou d'anthropologie. Les jeunes chercheuses et chercheurs qui s'expriment dans ce numéro sont d'abord sensibles aux femmes actrices de leur histoire, sujets, et non victimes passives. Les cultures des prostituées, leurs sentiments, leurs statuts, leur vie quotidienne, leur stigmatisation, leur éventuelle « réhabilitation » mais aussi leurs révoltes et leurs stratégies « professionnelles » alimentent ce numéro. Certains articles interrogent précisément la définition de la prostituée (ou du prostitué). Dans la Rome antique, comme le montre Florence Dupont, seule la personne libre d'elle-même peut être considérée comme prostituéE (l'esclave, dont le corps est une marchandise, n'a pas le choix et l'affranchiE doit des services sexuels à son ancien maître). Alessandro Stella montre toute l'ambiguïté du statut de l'esclave à Cadix au début du XVIII^e siècle qui n'a pas, en théorie, à fournir de services sexuels malgré des arrangements fréquents. Une femme qui accepte des relations sexuelles avec son maître pour être affranchie est-elle une prostituée ? Elle est, dit l'auteur, une « femme privée », comme d'autres sont « publiques », et peut d'ailleurs rapidement basculer du monde domestique à celui du bordel.

Ce qui conduit notre réflexion vers le lieu d'exercice de la prostitution : il peut dans certains cas s'agir d'espaces privés comme le domicile d'un maître, d'une prostituée ou d'un client. Mais en général, le privé protège la « femme honnête ». La « femme de mauvaise vie » évolue dans l'espace public : rue ou

quartier réservé. De même, l'échange de services sexuels contre de l'argent ne correspond pas à toutes les formes de prostitution¹⁵. La définition qui s'impose au XIX^e siècle dans les pays occidentaux suppose une certaine régularité de l'activité, une tarification des prestations, un anonymat relatif (en tout cas une absence de familiarité avec le client) et une surveillance policière et médicale doublée d'une dépendance économique et psychologique à l'égard de la tenancière de maison et/ou du proxénète. En découle un statut officiel unique pour toutes les prostituées (celui de fille soumise) que ces dernières décident d'exercer leurs activités isolément (fille en carte) ou en maison (fille en numéro) et des lieux de prostitution spécifiques (le bordel, le quartier réservé...), en un mot un économie du sexe financièrement rentable. Par le biais de la colonisation et de l'impérialisme, le modèle réglemmentariste occidental se diffuse ensuite très largement. Lui préexistent cependant et cohabitent souvent avec lui d'autres formes de sexualité vénale qui rendent parfois insatisfaisante l'utilisation du terme « prostituée » tel qu'il est entendu en Occident depuis le milieu du XIX^e siècle. D'où la nécessité d'appréhender des histoires prostitutionnelles (et non pas une histoire de la prostitution) dans des lieux et des contextes singuliers pour éviter tout simplisme, tout anachronisme et tout européocentrisme.

Faecenia Hispala, esclave prostituée par son maître devenue noble matrone romaine ; Theresa Josepha, esclave d'origine turque ayant eu un enfant de son maître et cherchant la voie de son affranchissement ; Marthe Paineau, jeune fille ayant fui un père violent, prostituée en ville, puis placée chez les Dames blanches de la Rochelle en 1767 ; Suzy la poitevine, amoureuse de son mac et conduite au suicide en 1942 ; Kim Hak-Sung, première « femme de réconfort » coréenne à avoir osé témoigner publiquement de ce qu'elle avait vécu, cinquante ans plus tôt, dans les bordels militaires de campagne (BMC) de l'armée impériale japonaise. Les histoires de vie de ce numéro ne laissent pas indifférentE. Elles montrent la diversité des statuts, des parcours, des vécus... Dans un précédent numéro de *Clio*, Maria Pia Fontini montrait déjà, à partir des sources de l'Inquisition de Modène (1580-1620), que les femmes accusées de prostitution l'étaient moins pour leurs activités prostitutionnelles que pour leurs performances rituelles liées à un savoir sur l'amour dont elles étaient les seules détentrices (incantations, conjurations et oraisons) (Fontini, 2000). De même, l'islam orthodoxe des oulémas nord-africains, comme l'explique Christelle Taraud, s'accommode mal des pratiques magico-religieuses des « filles soumises » (prostituées réglemmentées). L'exemple étudié dans l'article sur le Maghreb du milieu du XIX^e au milieu du XX^e siècle montre bien que les prostituées se situent à la croisée de la tradition et de la modernité, du visible et de l'invisible, du permis et de l'interdit. Une minorité d'entre elles participe d'ailleurs à la transformation de leurs sociétés malgré une marginalisation croissante largement dépendante du réglemmentarisme colonial. Barkahoum Ferhati montre les facultés d'adaptation des prostituées dites « Ouled Naïl » de Bou-Saada en Algérie de 1830 à 1962, à la recherche d'une clientèle nouvelle attirée par l'exotisme de leurs danses, de leurs costumes.

Quand nommer les prostituées n'a rien d'anodin

Tout d'abord, quelques explications sur cet étrange « E » majuscule. Utilisé depuis peu dans la francophonie pour féminiser sans mettre les femmes ou le féminin entre parenthèses... ou même entre tirets, il nous a semblé sympathique et nous l'avons adopté. Il attire l'attention sur le féminin majuscule, mais aussi - et c'était notre but - sur la mixité de l'activité prostitutionnelle. Les linguistes nous diront peut-être s'il y a un rapport entre le développement de la mixité et le rejet du terme « prostituée » au profit de « travailleur/se du sexe ». On dit rarement « un prostitué », comme si le terme stigmatisé ne pouvait convenir aux hommes. Nous souhaitons éclairer, en tout cas, la face masculine et même transgenre de la prostitution, ce qui n'a pas été possible - sauf pour l'Antiquité - faute de recherches historiques et/ou de contacts avec les éventuels spécialistes du sujet.

ProstituéE, venu du latin prostituere (qui s'expose publiquement), a été assez tardivement employé en français dans le sens de « faire commerce de son corps ». Il est presque anachronique de l'employer pour les périodes ancienne et médiévale. A Rome, on parle de meretrix (de mereo, gagner de l'argent) et de lupa (louve évocatrice de la bestialité sexuelle). Le prostitué est, lui, un cinaedus (enculé) ou mollis (efféminé). En grec, la prostituée est pornai, les hetairai sont des compagnes rétribuées d'une manière ou d'une autre (voir Claudine Leduc). Le Moyen Âge connaît la « femme publique » (meretrix publica). L'époque moderne parle de « filles galantes », de « courtisanes » et de « femmes de petite vertu », qui se rebaptisent elles-mêmes « femmes du monde ». Au XIX^e siècle apparaît la « fille soumise » des réglemmentaristes¹⁶, mais aussi la « demi-mondaine ». Nommer la personne prostituée est un enjeu politique important : à la « victime » et à « l'esclave sexuelle » du discours abolitionniste

répondent la « travailleuse et le travailleur du sexe » du discours néo-réglementariste. Les prostituées et leurs « familiers » parlent des « filles » faisant le même « métier ». « Femme prostituée : oui Putain, non !¹⁷ » est un slogan significatif des prostitués des années 1970.

La parole des prostituées - si rare - est privilégiée dans les rubriques « Témoignage » et « Documents ». Les sources n'enregistrent qu'une parole sous contrainte (interrogatoires de police, de justice). Les prostituées ne cherchent pas à laisser des traces écrites de leur expérience (ce qui devient moins vrai dans le dernier tiers du XX^e siècle, avec la publication de plusieurs autobiographies¹⁸, de réactions individuelles¹⁹ et la mise en place de mobilisations collectives²⁰). On sait aussi à quel point leurs témoignages sont difficiles à manier, tant reste problématique la pression qui peut s'exercer sur elles. Ulla, leader du mouvement lyonnais de 1975, reconnaît aujourd'hui avoir agi sur ordre des proxénètes du milieu local²¹. Dans ce numéro, Lilian Mathieu présente le compte rendu d'un débat entre étudiants de l'Université de Lyon II et trois prostituées en 1976. Que disent-elles ? Leur ras-le-bol de la répression policière est très fort, mais affleure aussi leur désir de parler d'elles, de leur vie, de leur santé, de leurs problèmes afin de faire tomber, disent-elles, les préjugés qui les dégradent. Il ne faut pas sous-estimer la difficulté que représente cette prise de parole pour une prostituée ou une ancienne prostituée, difficulté amplifiée par certains contextes, comme la prostitution forcée en temps de guerre²². La réalisatrice coréenne Byun Young-Joo a rendu visite des années durant à des survivantes des bordels militaires japonais pendant la Seconde Guerre mondiale pour les amener, lentement, à témoigner en surmontant la honte, la culpabilité, la méfiance, le refus d'une médiatisation racoleuse et d'une exploitation mercantile de leur souffrance. De ces rencontres sont nés trois films documentaires poignants et subtils : *Murmures* (1995), *Habitual Sadness* (1997) et *My Own Breathing* (2001) où la réalisatrice s'efface progressivement devant les victimes. Cette parole difficile à formuler est aussi difficile à entendre, au Japon bien sûr, mais encore plus en Corée où l'on préfère le silence²³.

Ce numéro de *Clio* éclaire-t-il les polémiques d'aujourd'hui ? Nous l'espérons, même si cet éclairage n'est qu'indirect. Il détourne d'une vision figée de l'univers prostitutionnel qui repose sur des stéréotypes éculés - « le plus vieux métier du monde », le « mal nécessaire ». On mesure l'ancienneté du stigmata, sa force et sa permanence, mais on entrevoit surtout, hier comme aujourd'hui, la diversité des formes de prostitution et la pluralité des trajectoires des personnes prostituées.

Notes

1 C'est aussi le cas d'un numéro de *L'Histoire* consacré à « L'amour et à la sexualité » (juin 1999) où l'on retrouvait notamment Jean Bottero, Maurice Sartre, Jacques Rossiaud, Jacques Solé et Alain Corbin.

2 Cet ouvrage important sur Athènes est longuement recensé dans ce numéro par Claudine Leduc, ce qui permet d'intéressantes comparaisons avec Rome (article de Florence Dupont).

3 Cf. Dard : 1992. Denise Pouillon-Falco (longtemps présidente de l'Union contre le trafic des êtres humains) a édité la correspondance de sa tante, Marcelle Legrand-Falco, et a déposé ses archives au Musée social (Paris).

4 C'est un aspect important de la question, bien connu pour la France et l'Europe. On sait moins que d'autres continents sont concernés. Ainsi, l'Inde « importerait » entre 5 000 et 7 000 filles et femmes népalaises pour approvisionner ses bordels. Anisha Schubert explique ce phénomène par le grave déficit de naissances féminines (lié à une médicalisation galopante des grossesses et à une sélection in utero des enfants à naître). Certains États, comme le Penjab, seraient sinistrés d'où le recours à la prostitution népalaise (Schubert : 2001). La Chine est en passe de connaître un phénomène semblable avec la politique de l'enfant unique.

5 Deux films abordent cependant le tourisme sexuel féminin : *Bezness* de Nouri Bouzid (1992) et *Baby I will make you sweat* de Birgit Hein (1994).

6 Cité par Charlotte Bunch et Shirley Sastley, « Introduction », *Nouvelles Questions féministes*, 1984, p. 12.

7 Sur les catégories « filles sérieuses », « salopes » et « prostituées » dans quatre populations collégiennes et lycéennes de la banlieue Est de Paris (Montreuil-sous-Bois et Vincennes), Antunes Maia : 2002. Dans ce cas précis les prostituées qui ont des relations sexuelles pour de l'argent sont valorisées par rapport aux salopes qui « font ça pour le plaisir ».

8 Welzer-Lang, Barbosa, Mathieu : 1994.

9 Pheterson : 2001.

10 Discours repris par Marcela Iacub associée à quelques écrivaines dont Catherine Millet dans « Ni coupables, ni victimes : libres de se prostituer », *Le Monde*, 9 janvier 2003.

11 Cf. Dusch : 2002.

12 En écho à cette proclamation, Elisabeth Badinter, « Rendons la parole aux prostituées », *Le Monde*, 31 juillet 2002.

13 En septembre 2002, la Mairie de Paris a commandité une enquête sur la prostitution à Paris et dans les communes limitrophes (Bois de Vincennes et de Boulogne notamment). Cette enquête, dirigée par l'anthropologue Marie-Elisabeth Handman et par la politologue Janine Mossuz-Lavau fait travailler une dizaine de doctorants et post-doctorants sur un état des lieux auprès des instances concernées par le problème (aussi bien la Brigade de répression du proxénétisme que les associations d'aide et de prévention) et sur la réalisation d'entretiens avec des personnes prostituées (hommes, femmes, transgenres) et avec des clients. Le rapport d'enquête sera remis à la Mairie de Paris en octobre 2003. Citons une autre enquête, plus spécifiquement centrée sur les Maghrébines, menée par Nassima Moujoud.

14 On pense notamment au *Manière de voir* n° 44 d'avril 1999 où s'expriment deux grandes militantes abolitionnistes françaises : Marie-Victoire Louis et Florence Montreynaud.

15 Sur cette question, voir notamment Tabet : 1987 et 1991.

16 Cf. Parent-Duchâtelet 1981 (introduction d'Alain Corbin).

17 Banderole accrochée dans la salle de la Mutualité à Paris le 18 novembre 1975, photographie reproduite dans Montreynaud 1993 : 73.

18 Voir Aziz 1980, Cordelier 1976, Marin 1989

19 Par exemple, « Fille de choix » (portrait de Claire Carthonnet), *Libération*, 9 septembre 2002.

20 Comité Mahila Samanwaya : Manifeste des travailleuses du sexe, Calcutta, 1997.

21 Ulla 1982 (recensé dans ce numéro par Michelle Zancarini-Fournel).

22 Les sociologues qui travaillent avec des sources orales le savent bien (voir, par exemple, dans ce numéro, la recension de l'ouvrage de Lilian Mathieu par Michelle Zancarini-Fournel).

23 La violence sexuelle en temps de guerre organisée (BMC) et inorganisée (viols) interpelle les sociétés au passé colonial. En témoigne la récente polémique sur les viols et les enfants nés des viols pendant la guerre d'Algérie. Voir Florence Beaugé, « Le tabou du viol pendant la guerre d'Algérie commence à être levé », *Le Monde*, 12 octobre 2001.

Bibliographie

ADLER Laure, 1990, *La Vie quotidienne dans les maisons closes 1830-1930*, Paris, Hachette.

ANTUNES MAIA Marta, 2002, « Les représentations de la sexualité. Femmes, salopes et prostituée », article inédit.

AZIZ Germaine, 1980, *Les Chambres closes*, Stock.

BARRY Kathleen, 1982, *L'Esclavage sexuel de la femme*, trad. de l'américain, Paris, Stock.

BENABOU Marie Erica, 1987, *La Prostitution et la police des mœurs au XVIII^e siècle*, Paris, Perrin.

BERLIÈRE Jean-Marc, 1992, *La Police des mœurs*, Le Seuil.

BLISS Katherine, 1996, *Prostitution, Revolution and Social Reform in Mexico City 1918-1940*, University of Chicago Press.

BOTTERO Jean, 1987, *Mésopotamie. L'Écriture, la Raison et les Dieux*, Paris, Gallimard / Folio.

BRISTOW Edward, 1982, *Prostitution and Prejudice. The Jewish Fight against White Slavery 1870-1939*, Clarendon Press.

- BUTLER Ann M., 1985, *Daughters of Joy, Sisters of Misery : Prostitutes in the American West 1865-1890*, Urbana.
- CHALEIL Max, 1981, *Le Corps prostitué*, Paris, Galilée.
- CORBIN, Alain, 1978, *Les Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Aubier.
- CORDELIER Jeanne, 1976, *La Dérobade*, Paris, Hachette.
- DARD Séverine, 1992, *L'Union temporaire contre la prostitution réglementée et la traite des femmes 1926-1946*, maîtrise, Université de Paris I.
- DAVIDSON James, 1997, *Courtesans and Fishcakes. The consuming Passions of Classical Athens*, London, Printana Press.
- DELPHY Christine, FAUGERON Claude Faugeron, 1984, préface à *Nouvelles questions féministes* n° 8, hiver [Féminisme international : Réseau contre l'esclavage sexuel, présenté par Kathleen Barry, Charlotte Bunch et Shirley Castley].
- DUPONT Florence, ELOI Thierry, 2001, *L'Erotisme masculin dans la Rome antique*, Paris, Belin.
- DUSCH Sabine, 2002, *Le Trafic d'êtres humains*, Paris, PUF.
- EDWARDS Catharine, 1993, *The Politics of Immorality in Ancient Rome*, Cambridge University Press.
- FERHATI Barkahoum, 2002, *Lecture d'histoire sociale de la prostitution. Le cas de la "prostitution" dite "Ouled Naïl" à Bou Saâda, 1830-1962*, thèse, sous la direction de Lucette Valensi, EHESS.
- FINDLAY Eileen, 1999, *Imposing Decency : the Politics of Sexuality and Race in Puerto Rico, 1870-1920*, Durham, Duke University Press.
- FONTINI Maria Pia, 2000, « Les mots secrets des prostituées. Modène 1580-1620 », *Clio*, n°11, pp. 21-48.
- GIBSON Mary, 1986, *Prostitution and the State in Italy 1860-1915*, New Brunswick N. J., Rutgers University Press.
- GILFOYLE Timothy, 1992, *New York City. Prostitution and the Commercialization of Sex, 1790-1920*, New York.
- GUY Donna, 1991, *Sex and Danger in Buenos Aires : Prostitution, Family and Nation in Argentina*, Lincoln, University of Nebraska Press.
- HARSIN Jill, 1984, *Crime, Poverty and Prostitution in Paris 1815-1848*, Ann Harbor.
- 1985, *Policing Prostitution in Nineteenth Century Paris*, Princeton University Press.
- HARTMANN Elke, 2002, *Heirat, Hetärenum und Konkubinat im klassischen Athen*, Frankfurt/ Main, Campus.
- HENRIOT Christian, 1997, *Les Belles de Shanghai. Prostitution et sexualité en Chine aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, CNRS Editions.
- HERSHATTER Gail, 1986, *The Workers of Tianjin, 1900-1949*, Stanford University Press.

HICKS Georges, 1995, *The Comfort Women. Japan's brutal Regime of enforced Prostitution in the Second World War*, New York, Yen Books.

LARIVAILLE P, 1975, *La Vie quotidienne des courtisanes en Italie au temps de la Renaissance (Rome et Venise, XV^e et XVI^e siècles)*, Paris, Hachette.

L'Histoire, n° 64, avril 2002 (dossier : « Le commerce du sexe »).

MAC GINN Thomas, 1998, *Prostitution, Sexuality and the Law in Ancient Rome*, New York, Oxford.

MARCOVICH Malka, 2002, *Le Système de la prostitution : une violence à l'encontre des femmes*, rapport pour la Commission nationale contre les violences envers les femmes, sous-commission Prostitution et traite des êtres humains.

MARIN Maud, 1989, *Tristes plaisirs*, Paris, Fixot.

MATHIEU Lilian, 2000, *Prostitution et sida, sociologie d'une épidémie et de sa prévention*, L'Harmattan.

- 2001, *Mobilisations de prostituées*, Paris, Belin.

MAZO KARRAS Ruth, 1996, *Common Women : Prostitution and Sexuality in Medieval England*.

MILLETT Kate, 1971, *The Prostitution Papers : A Candid Dialogue*, New York, Basic Books ; 1972 ; *La Prostitution. Quatuor pour voix féminines*, Paris, Denoël-Gonthier.

MONTREYNAUD Florence, 1993, *Amours à vendre. Les dessous de la prostitution*, Paris, Glénat.

MOON Katharine H. S., 1997, *Sex among Allies : Military Prostitution in US-Korea Relations*, New York, Columbia University Press.

OLIVIER Cyril, 2002, *Femmes de "mauvaise vie" dans la France de la Révolution nationale 1940-1944*, thèse sous la dir. de Frédéric Chauvaud, Université de Poitiers.

OTIS Lydia, 1985, *Prostitution in Medieval Society. The History of an urban Institution in Languedoc*, University of Chicago Press.

PARENT-DUCHATELET Alexandre, 1981, *La Prostitution à Paris au XIX^e siècle*, texte présenté et annoté par Alain Corbin, Paris, Seuil.

PHETERSON Gail, 1992, « La catégorie «prostituée» dans la recherche scientifique », Collectif, *La prostitution quarante ans après la convention de New York*, Ecole des sciences criminologiques Léon-Cornil, Bruxelles, Bruylant, pp. 373-386.

- 2001, *Le Prisme de la prostitution*, L'Harmattan.

PRYEN Stéphanie, 1999, *Stigmate et métier. Une approche sociologique de la prostitution de rue*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

ROSEN Ruth, 1982, *The Lost Sisterhood. Prostitution in America 1900-1918*, The Johns Hopkins University Press.

ROSSIAUD Jacques, 1988, *La Prostitution médiévale*, Paris, Flammarion.

ROUARD Jean-Marie (préface), 2000, *Le Livre noir de la prostitution*, Paris, Albin Michel.

RUBIN Gayle S., BUTLER Judith, 2001, *Marché du sexe, trad. de l'américain*, Paris, EPEL.

SCHUBERT Anisha, 2001, *Girl Trafficking for Prostitution in Nepal*, Aachen.

SOLÉ Jacques, 1993, *L'Age d'or de la prostitution de 1870 à nos jours*, Paris, Plon.

TABET Paola, 1987, « Du don au tarif. Les relations sexuelles impliquant une compensation », *Les Temps modernes*, n° 490, pp. 1-53.

- 1991, « Les dents de la prostituée. Echange, négociation et choix dans les rapports économico-sexuels », Marie-Claude Hurtig, Michèle Kail et Hélène Rouch dir., *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS éd., pp. 227-243.

TARAUD Christelle, 2002, *Prostitution et colonisation. Algérie, Tunisie, Maroc 1830-1960*, thèse sous la direction de Daniel Rivet, Université de Paris I. Publiée sous le titre *La prostitution coloniale. Algérie, Tunisie, Maroc, 1830-1962*, Paris, Payot, 2003.

- 2002, « Prostitution, violences et justice au Maghreb à l'époque coloniale (1830-1960) », Christine Bard, Frédéric Chauvaud, Michelle Perrot, Jacques-Guy Petit dir., *Femmes et justice pénale XIX^e-XX^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, pp. 55-66.

TERNEAU Jacques, 1986, *Maisons closes de province*, Le Mans, Cénomane.

TREXLER Richard, 1981, « La prostitution à Florence au XV^e siècle : patronages et clientèles », *Annales E.S.C.*, t. 36, n° 6, pp. 983-1015.

ULLA, 1982, *L'Humiliation*, Paris, Garnier.

VAN GULIK Robert, 1961, *La Vie sexuelle dans la Chine ancienne*, Paris, Gallimard.

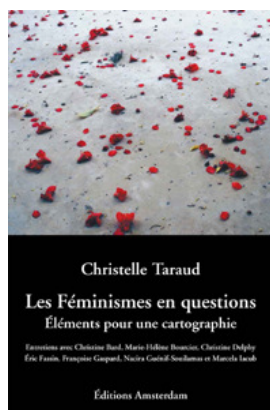
VANOYÉKÉ Violaine, 1990, *La Prostitution en Grèce et à Rome*, Paris, Les Belles Lettres.

WALKOWITZ Judith, 1980, *Prostitution and Victorian Society. Women, Class and the State*, Cambridge University Press.

WARREN James Francis, 1993, *Prostitution in Singapore 1870-1940*, New York, Oxford University Press.

WELZER-LANG Daniel, 1994, avec Odette Barbosa et Lilian Mathieu, *Prostitution : les uns, les unes et les autres*, Paris, Métailié.

WHITE Luise, 1990, *The Comforts of Home : Prostitution in Colonial Nairobi*, University of Chicago Press.



Entretiens avec Christine Bard, Marie-Hélène Bourcier, Christine Delphy, Éric Fassin, Françoise Gaspard, Nacira Guénif-Souilamas et Marcela Iacub.

Ce recueil vise à examiner, au travers d'entretiens, les conflits et les contradictions qui traversent le féminisme - d'où le pluriel du titre : il s'agit non pas de penser ce qui fait son unité, mais plutôt de tracer les grandes lignes d'une cartographie des tensions qui le constituent. Les questions qui ont interpellé et divisé récemment les féministes et l'opinion se trouvent donc au cœur de ce livre : le foulard islamique, le harcèlement, la parité, la procréation médicalement assistée, la prostitution, les violences sexuelles et domestiques... *Les Féminismes en questions* voudrait ainsi montrer, pour s'en réjouir, que les débats parfois emportés qui opposent les différentes

sensibilités de la mouvance féministe, ainsi que l'éclatement relatif de celle-ci, indiquent qu'avec le féminisme nous sommes en ce lieu éminemment conflictuel de l'espace social où sont mises en question les identités de genre et les sexualités.

Introduction des Féminismes en questions. Éléments pour une cartographie

Les sept entretiens réunis dans ce livre traitent de l'ensemble des questions – parité, PACS, mariage homosexuel, homoparentalité, procréation médicale assistée, accouchement sous X, prostitution, pornographie, violences sexuelles, voile, communautarisme... – qui ont agité le mouvement féministe depuis la première affaire du foulard, en 1989. Si certains de ces sujets d'étude, de réflexion et d'action ne sont pas nouveaux au regard de l'histoire du féminisme français – la question de la représentation politique et celle de la prostitution sont, par exemple, consubstantiellement liées aux théories et aux combats des féministes dites de la première vague (1880-1940) – d'autres, tel le foulard islamique, sont, par contre, relativement neufs. Le choix de la période chronologique (1989-2005) et de l'exhaustivité des sujets traités s'explique par le projet qui sous-tend le livre. Pourquoi, en effet, avoir choisi de faire, aujourd'hui, un livre intitulé *Les Féminismes en questions ?* Et pourquoi lui avoir donné comme sous-titre *Éléments pour une cartographie* ? L'une des idées reçues à laquelle s'attaque ce livre, idée couramment et banalement véhiculée depuis la fin des années 1970, est celle de l'implosion du mouvement féministe français. Les polémiques d'aujourd'hui auraient, nous dit-on, brisé le bel unanimité d'hier, entraînant une « atomisation » du mouvement. L'unité du Mouvement de libération des femmes (MLF) aurait ainsi été balayée, après la traversée du désert des années 1980, par l'arrivée sur le devant de la scène de « microfémismes » acrimonieux et concurrents qui se seraient engagés, notamment par voie de presse, dans une véritable guerre de tranchées. Dans cette optique, on se trouverait désormais en France depuis la première affaire du foulard en 1989 – à l'image des sex wars que les États-Unis ont connues dans les années 1980 – devant des « conflits armés » entre féministes et/ou intellectuelles médiatisées qui seraient illustrés par la virulence, voire la violence dans certains cas, des propos tenus dans les débats suscités et des antagonismes idéologiques et politiques qui les sous-tendent.

Curieuse distorsion de l'histoire, en vérité, que cette vision très utopiste et naïve, car, d'unité et d'unanimité, il n'a guère été question dans le mouvement féministe français qui ne fut fondé à l'origine, comme le rappelle justement Christine Bard dans son introduction à *Les Filles de Marianne*, ni sur une doctrine figée, ni sur un mouvement monolithique : « Dans les premières années du XXe siècle, le féminisme recouvre des conceptions et des sensibilités opposées. Une « avant-garde », radicale, révolutionnaire, très minoritaire, revendique une égalité totale qui implique de profonds bouleversements des rôles sexuels. Une tendance réformiste, majoritaire, représentée par les grandes associations féministes, milite pour l'amélioration progressive de la condition des femmes et concentre ses efforts sur les réformes juridiques. Une tendance modérée, essentiellement suffragiste et politiquement conservatrice, se constitue dans les années 1920. Mais on ne peut parler d'un féminisme de droite, du centre, de gauche, car les clivages entre militantes sont parfois indépendants de cette géographie partisane. On ne peut non plus distinguer un féminisme individualiste (de type américain, égalitariste, minimisant la « différence des sexes ») et un féminisme relationnel (soucieux avant tout de redéfinir le rôle des femmes dans la famille et la société), puisque la plupart des militantes refusent de trancher entre ces deux logiques. » À lire Christine Bard et à se remémorer, pour la période plus contemporaine, la complexité de l'organisation interne du MLF, subdivisé en de très nombreuses « tendances » concurrentes, voire antagoniques, on se demande comment il est possible de voir de l'unité dans un mouvement féministe si composite – et, pourrait-on dire, si structurellement « en crise » – et de l'uniformité dans des profils individuels si disparates. On se demande aussi à quoi ce discours fait écran et ce qu'il empêche de distinguer clairement.

Parler non pas d'un féminisme mais de « féminismes » pose en effet, au-delà de l'utopie récurrente du « front uni » et de la belle image d'Épinal de la sororité interclassiste et interethnique, la question du rapport de force – donc du leadership – entre féministes. Face aux anathèmes et aux excommunications aujourd'hui couramment prononcés par les unes contre les autres, témoins d'enjeux constants et renouvelés d'appropriation ou d'expropriation de la « famille » féministe, on comprend pourquoi définir le mot – et ses usages licites – fait l'objet d'une véritable bataille rangée. Ce qui pose, par extension, au-delà de la question du « pouvoir des mots » et de ses assignations légitimes, celle de l'existence d'un féminisme majoritaire et hégémonique qui détiendrait, sur tous les sujets mentionnés, un savoir sédimenté, véritable « credo » inattaquable et indépassable. S'opposer à ce « credo », le remettre en cause, même partiellement ou marginalement, aurait pour conséquence –

nous dit-on souvent – de renforcer l'antiféminisme atavique de la société française et la domination masculine, et mériterait donc, pour fait de « haute trahison », l'ostracisation immédiate. Il s'agirait alors, y compris en décernant des médailles du mérite, de faire le tri entre un « bon » et un « mauvais » féminisme et entre des féministes défendant une certaine orthodoxie « pro-femme mais universaliste, franco-centrée, laïcarde et abolitionniste » – pour aller vite et grossir le trait à dessein – et des « hétérodoxes » de tous poils, « communautaristes », « transgenres » et « pro-sexes », qui auraient été grossièrement et imparfaitement « déconstruits » et « queerisés » et dont la posture post-identitaire interpellerait, avec acuité, l'ensemble de la société française ; féministes « orthodoxes » comprises. En somme, un féminisme « blanc », « réformiste » et « bourgeois » s'opposerait à un féminisme « ethnicisé », « prolétarisé » et « sexualisé ». Cette frontière infranchissable entre deux camps supposés antinomiques et irréconciliables – sorte de mur de Berlin du féminisme français contemporain – n'existe pas, selon moi, et c'est précisément ce que vise à montrer la « cartographie » incertaine de ce livre.

Ce qui est frappant, en effet, à la lecture des entretiens qui composent *Les Féminismes en questions*, c'est l'aspect aléatoire des stratégies employées par les interviewé-e-s et le caractère conjoncturel de leurs alliances. Tout l'intérêt du livre – et d'une certaine manière aussi sa raison d'être – repose sur cette cohabitation improbable de territoires mouvants qui se constituent entre des positions théoriques tranchées – pensées dans un contexte de production particulier mais aussi en fonction d'un parcours individuel toujours singulier qu'il est surprenant de voir à l'œuvre – parfaitement repérables et assumées, et des stratégies pragmatiques visant à faire progresser, individuellement et collectivement, les droits et les libertés. À travers la cartographie du livre, ce qui apparaît alors, c'est ce qui réunit, entre eux, les interviewé-e-s de ce livre – notamment une vision dénaturisée et déconstructiviste des questions abordées qui doit beaucoup à l'approche conflictualiste des gender studies, des post-colonial studies et des subaltern studies et une volonté de questionner le mode de construction et d'énonciation des normes et des identités assignées – ce qui les divise aussi, bien au-delà de la « frontière » pré-citée. Les lignes de partage et les zones de fracture apparaissant au gré des entretiens – et c'est ce qui est troublant et intéressant – ne correspondent en effet presque jamais à cette « opposition » (entre un « bon » et un « mauvais » féminisme) prétendument fondatrice et structurante, organisée sur un mode binaire et manichéen. On ne trouve d'ailleurs aucune unanimité de discours dans les thèmes abordés et même lorsque les interviewée-s semblent d'accord sur un point, leur approche est parfois si dissemblable qu'on ne saurait, totalement et définitivement, les placer dans le même « camp ».

Cette impression de non-homogénéité provient aussi du fait que *Les Féminismes en questions* donnent la parole, parti pris revendiqué du livre, à des individus qui ne se définissent pas tous comme féministes – certains préférant utiliser le terme de « post-féministes » ; d'autres refusant clairement cette appellation – mais qui se positionnent tous, y compris vis-à-vis de leur propre engagement dans les débats, dans une logique critique. À lire Christine Bard, Marie-Hélène Bourcier, Christine Delphy, Éric Fassin, Françoise Gaspard, Nacira Guénif-Souilamas et Marcela Iacub, ce qui frappe, en effet, c'est la force et la virulence des critiques dirigées contre un féminisme – défini, selon les cas, comme « universaliste », « abstrait », « essentialiste », « pro-femme », « majoritaire », « institutionnel », « bourgeois », « blanc », « post-colonial », « hétérocentré », « normatif », « propre »... – que les interviewé-e-s interpellent avec force tout en le constituant, simultanément, comme un élément incontournable du débat scientifique et politique contemporain. À la variété des féminismes d'aujourd'hui répond donc le nécessaire recours à la pluralité des approches critiques – qu'elles viennent d'individus qui revendiquent fièrement leur étiquette « féministe » ou de ceux qui s'en disent opposants constitués ou/et féroces. Les féminismes en questions ne prétend d'ailleurs nullement proposer une description kaléidoscopique de l'ensemble des tendances du féminisme d'aujourd'hui. Ce dont il est question ici, c'est de démontrer que l'interaction et la confrontation entre ces féminismes – en n'hésitant pas à appuyer « là où ça fait mal ! » – ouvrent des perspectives théoriques et politiques nouvelles et stimulantes ; et c'est de rappeler que le féminisme, dans la multiplicité de ses histoires, de ses ancrages, de ses courants, de ses approches, de ses individualités, est non seulement un laboratoire du politique et du social, mais aussi et encore un outil de savoir et de militance réflexif, performatif et subversif. En ce sens, *Les Féminismes en questions. Éléments pour une cartographie* apporte sa pierre aux débats engagés, en France, depuis 1989. En même temps, le livre propose à la discussion, au gré des contributions des interviewé-es, le projet virtuel d'une éthique féministe minimale commune – qui reposerait sur une volonté affichée de sortir de la victimisation et de travailler « avec » et non pas « sur », ainsi que sur un souci de se situer dans une perspective d'empowerment, de maximisation de la capacité d'agir des individus ou des groupes minorisés, pour

faire reculer les discriminations et les violences – qui puisse être, comme « appareil de combat » et comme « pédagogie de l'émancipation », un ferment d'avenir.

Organisme vivant, évidemment soumis à de fortes pressions externes (antiféminisme structurel qui stigmatise le féminisme comme le « grand satan », attaques menées par un certain nombre de personnalités intellectuelles) et internes – post-féminisme des militants du ZOO ; féminisme « pro-sexe » de Femmes publique ; féminisme « post-colonial » des Blédardes... – le « féminisme mosaïque », présenté dans cet ouvrage, reste ainsi autant une loupe grossissante des blocages et des résistances de notre société qu'un vecteur d'analyses, d'échanges, de rencontres, de critiques, de propositions, et de transformations – une sorte de « cheval de Troie » ou/et de « boîte de Pandore » comme le signale, à juste titre, Éric Fassin dans son entretien. L'objectif de ce livre bilan – qui permet de revenir sur quinze ans de débats en France – est d'en faire, modestement, la démonstration.

Entretien. Cinq questions à Christelle Taraud

1) Que visais-tu en réalisant et en réunissant les entretiens qui composent *Les Féminismes en questions* ? Peux-tu éclairer le sens de ce titre et du sous-titre qui l'accompagne ? Et qu'est-ce qui a présidé au choix des personnes interviewées ? Plusieurs d'entre elles (mais non pas toutes) ont un discours critique à l'égard du féminisme ou du moins d'un certain féminisme.

Il s'agissait en fait - et peut-être est-il nécessaire de le préciser immédiatement - non pas de faire un livre sur ce que le féminisme doit permettre de réaliser (l'égalité des hommes et des femmes dans l'ensemble des domaines touchant à la vie privée et publique) mais plutôt de faire un bilan de ce qui a "agité", depuis quinze ans, la mouvance féministe et la société française. Autant dire que *Les Féminismes en questions* ne vise nullement à être exhaustif (beaucoup de thématiques ne sont pas présentes) ou à être consensuel (ce qui explique que certaines revendications fondamentales pour l'amélioration de la vie des femmes et leur autonomie, comme l'égalité des salaires, soient presque totalement "absentes" du livre. Sur cette question en effet tous les courants du féminisme sont d'accord. A quoi sert donc alors *Les Féminismes en questions* ? A proposer - c'était l'objectif revendiqué en tout cas - une critique constructive des débats dans lesquels les acteurs et discours féministes ont été très investis depuis 1989. Cette critique, interne et externe au mouvement féministe nécessitait d'entendre des voix discordantes. C'est pourquoi, *Les Féminismes en questions* donne aussi la parole à des individus qui ne se reconnaissent pas dans le "label" féministe. En même temps, il s'agissait aussi de montrer la diversité et la complexité d'une mouvance composite, d'où le sous-titre du livre, *Éléments pour une cartographie*.

2) Le choix de l'illustration qui figure sur la couverture a donné lieu à discussion. Qu'est-ce que suggère selon toi une telle image ? Quel sens lui attribues-tu ?

Comme son titre l'indique - elle est intitulée *Cartographie* -, la photographie qui illustre la couverture du livre est, à mon sens, parfaitement adaptée au projet du livre. Comme je l'ai souligné ci-dessus, *Les Féminismes en questions* a pour but de mettre en lumière les lignes de fracture et les zones d'ombre d'une "mouvance" finalement très éclatée. A mon sens, cet éclatement - loin de représenter une faiblesse - est une véritable force. Le féminisme comme boîte de Pandore, pour reprendre une expression d'Eric Fassin. L'illustration - par ailleurs vraie réussite esthétique - montre bien ça : la capacité de dissémination des féminismes...

3) Toutes les personnes interviewées dans *Les Féminismes en questions*, à l'exception de Christine Bard, se déclarent opposées à la loi d'interdiction des signes religieux à l'école. Il semble pourtant que la position inverse ait été majoritaire chez les féministes, du moins chez celles qui ont souhaité s'exprimer publiquement sur le sujet. As-tu cherché à mettre en évidence un courant minoritaire du féminisme ?

Je n'ai pas sélectionné les participants du livre en fonction de leur position sur le foulard, comme le démontre clairement le panel important de sujets traités. Mais il se trouve - c'est un fait - que la plupart d'entre eux sont opposés à la loi. Est-ce que cette position est minoritaire dans le féminisme d'aujourd'hui ? Sans doute, même si la position "pro-loi" apparaît elle aussi, au regard des nombreuses discussions que j'ai pu avoir à ce sujet dans le mouvement depuis quelques mois, extrêmement contrastée et pas toujours aussi unanime qu'on le croit. La question du foulard

divise évidemment mais ce qui est intéressant ici, c'est que précisément, même parmi les "anti-loi" - très représentés, comme tu le soulignes à juste titre, dans le livre - les divergences ne sont pas anecdotiques. C'est ça, il me semble, qu'il est intéressant de montrer. C'est pour cette raison que j'ai fait *Les Féminismes en questions*.

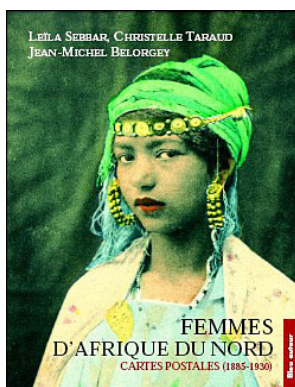
4) L'ouvrage n'aborde pas ou très peu la question des discriminations économiques et paraît plutôt se focaliser sur la question des sexualités et des identités. Comment interpréter cette absence ? Faut-il en conclure que les féministes ont déserté ce terrain ? N'est-ce pas là le signe d'un recul théorique et politique par rapport à un féminisme qui cherchait, notamment à travers des notions comme celles de patriarcat (Delphy) ou de sexage (Guillaumin), à analyser ensemble les discriminations politiques et économiques, la production du genre, les sexualités et les rapports de pouvoir qui les sous-tendent ?

Comme précisé plus haut, *Les Féminismes en questions* a pour angle d'attaque les débats dans lesquels les acteurs et discours féministes ont été mobilisés depuis quinze ans. Ces débats - où plutôt, pour être exact, les débats qui ont été médiatisés - ont effectivement comme épicerie les questions de sexualités et d'identités ce qui ne veut pas dire, à mon sens, que les féministes aient "déserté" les questions de domination économique. Attention aux effets de la visibilité médiatique tout de même ! Quant à l'étude de l'interconnexion des catégories de domination pour comprendre mieux les relations de pouvoir, elle est en marche comme le démontre le récent débat sur le foulard où l'utilisation du seul critère de genre était insuffisant. De plus en plus, on s'en rend compte, c'est en interrogeant, en miroir, les catégories de genre, de classe et de "race" (mais aussi en prenant en compte l'âge, la confession religieuse...) que l'on a une vision plus intéressante des rapports sociaux de sexe.

5) Quels enseignements retires-tu du recueil ? Quelle serait ta propre description de l'état présent du féminisme ou, pour reprendre le titre du livre, des féminismes ?

A mon sens, nous nous trouvons aujourd'hui à un moment crucial de redéfinition du féminisme. Cette redéfinition doit être théorique (elle doit ouvrir des pistes de recherche et proposer de nouveaux chemins) sans pour autant devenir élitiste - c'est-à-dire sans perdre de vue les revendications essentielles du quotidien (comme l'égalité des salaires, le partage des tâches domestiques...). C'est pourquoi le féminisme doit aussi continuer à être un outil de lutte efficace. Aujourd'hui, l'unanimité de la "vitrine" semble avoir explosé (le livre souligne pourtant que cette "consensualité" n'a jamais existé au-delà de l'image d'Epinal), et le féminisme est en butte aux attaques, très virulentes, provenant de milieux divers (minorités sexuelles, populations issues de l'immigration...). Pour moi, ces attaques sont le signe des attentes que le féminisme suscite, ce qui est très positif. Prendre en compte ces attaques - et d'une certaine manière les faire siennes - c'est renouer avec l'histoire des luttes et inscrire résolument le féminisme, dans la diversité de ses tendances, dans le monde contemporain.

Christelle Taraud, avril 2005 (propos recueillis par Jérôme Vidal).



Mot de l'éditeur

Des portraits de femmes sur cartes postales anciennes, souvent inédites.

«Les femmes du peuple de mon père», pour la romancière Leïla Sebbar qui, derrière chacune de ces «belles d'Afrique du Nord» vouées à la séquestration dans la maison, l'ouvroir ou le bordel, voit «une petite fille grandie trop vite»...

Des femmes du réel mais aussi des fictions de femmes fabriquées par le désir de voir et de savoir du photographe occidental, enchaîne l'historienne Christelle Taraud, dont les propos détermine l'ordre des cartes postales.

Et pour Jean-Michel Belorgey, qui voudrait croire que la beauté n'est jamais vraiment captive ni orpheline, c'est l'émerveillement du collectionneur de traits et de gestes, d'étoffes, de bijoux et de tatouages qui l'emporte.

Extrait du livre :

Mon père me dirait encore que les femmes seules, veuves ou répudiées, avec enfants et sans travail, ces femmes tellement pauvres que le clan n'en voulait plus, si les Religieuses ne les avaient pas recueillies..., ces bédouines privées de tente iraient dans la Maison des Soeurs. Cardeuses, fileuses, tisseuses, elles monteraient les lourds métiers à tisser et ne regarderaient plus, inquiètes, la croix en bois fixée sur le mur blanc de la longue salle des métiers. Elles n'iraient pas sur les hauts-plateaux ksouriens, accompagnant les Soeurs à cheval avec sur le voile blanc le casque colonial blanc, en mission chez les pauvres, charitables et dévouées, n'oubliant jamais la possible conversion de celles qu'elles ont sauvées de la rue ou de la maison close. À l'ombre du casque, les soeurs ne verraient pas les femmes du Djebel Amour, les célèbres Ouled Naïls, si peu farouches... Isabelle Eberhardt, Si-Mahmoud, à qui les hommes du Sud ont donné une belle jument blanche avec une selle de filali rouge, fume le kif et boit l'absinthe avec elles dans les cafés maures. Et ces femmes qui habitent les rues des villages nègres où s'enivrent les soldats d'Afrique lui racontent leur roman de courtisanes. «Accroupies le long du mur, en robes claires, parées comme des idoles, ruisselantes de pièces d'or, elles gardent de longues immobilités de statues, l'oeil vague dans la fumée des cigarettes...» Celles qui se prostituent ne sont pas des filles de grande tente, malgré la légende qui veut que les Amourias sont libres de choisir ce métier et, lorsqu'elles ont gagné beaucoup d'argent, se marient et mènent la vie de mères respectées et d'épouses comblées... Les Amourias d'Isabelle vieillissent au village nègre dans la pauvre cellule, si elles ne deviennent pas maquerelles à leur tour...